Le théâtre au service de la cause universitaire à la Renaissance

LYSE ROY

Résumé: *Cette étude retrace l'histoire la production théâtrale à l'Université de Caen à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance. Elle s'intéresse particulièrement à la production de la **Farce de Pates-Ouaintes**, oeuvre présumée de Pierre de Lesnauderie. Cette pièce permet de comprendre les liens entre le théâtre et l'institution universitaire pendant le conflit de la décime.*

Au cours de la période de la Renaissance, le théâtre dans le milieu universitaire a une double fonction liée à la double identité de l'institution. D'une part, le théâtre est récréatif et s'inscrit dans le cadre des activités sociales de l'*Universitas* qui, comme les autres corporations de métiers, participe aux festivités urbaines et carnavalesques en jouant des moralités et des farces.¹ D'autre part, pour les collèges, le théâtre représente, depuis le quinzième et surtout au seizième siècle, un outil pédagogique permettant aux étudiants d'exercer leur verve en mettant en scène les auteurs anciens.² Mais le théâtre peut aussi représenter pour les institutions scolaires un moyen de contestation et de revendication. À l'Université de Caen, il semble qu'il y ait eu une intense activité théâtrale aux quinzième et seizième siècles et, parmi ces manifestations, l'université s'est mise en scène à deux reprises, pour revendiquer auprès des autorités le respect de ses privilèges. Il s'agit dans un premier temps d'une pièce de théâtre, intitulée la *Farce de Pates-Ouaintes*, qui fut créée et jouée en février 1493, et en second lieu d'une mise en scène créée lors de l'entrée royale de François 1^{er} en 1532. À travers ces manifestations, l'Université de Caen a exprimé la double nature de l'institution universitaire et sa fonction dans la

société. Elle s'est servie du théâtre pour tenir un discours sur elle-même et pour réclamer le maintien des privilèges universitaires.

En plus de la *Farce de Pates-Ouaintes* dont il sera question ici, il existe à Caen un certain nombre de pièces de théâtre composées par des universitaires. E. Droz et H. Lewicka ont révélé par la publication du fameux recueil Trepperell l'existence du théâtre caennais à la Renaissance en soulignant dans l'introduction de cet ouvrage que "Caen fut à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle, un centre théâtral et ceci à cause de ses collèges et de son université."³ Ainsi deux pièces de théâtre issues de ce milieu ont-elles été imprimées à Paris dans le premier tiers du seizième siècle. D'abord, une pièce composée en 1493 par maître Pierre de Lesnauderie, étudiant à la faculté de droit de l'Université de Caen, intitulée *La Cène des Dieux*.⁴ Il s'agit d'une revue à grand spectacle mettant en scène des personnages mythologiques: Saturne fait appel aux dieux de l'Olympe pour faire le procès du genre humain accusé d'avoir oublié les limites de sa condition et d'avoir abusé de la Nature. Cette pièce n'est pas sans intérêt en ce qui a trait à la critique sociale qui soutient son propos, mais sa composition est maladroite et lourdement menée. La seconde pièce contenue dans le recueil de l'imprimeur parisien s'intitule *Le grant voyage et pelerinage de sainte Caquette*.⁵ L'identité de l'auteur n'est pas précisée, mais sa composition est attribuée à des étudiants de l'un des collèges de Caen. La pièce met en scène quatre personnages et raconte comment une femme trop bavarde entreprend un pèlerinage aux reliques de sainte Caquette pour guérir sa maladie. Son mari n'accepte de l'accompagner qu'à la condition qu'elle garde le silence tout au long du voyage, promesse qu'elle tiendra difficilement. À leur arrivée sur les lieux de vénération les attendent le curé et le trésorier trop heureux de tirer profit de la naïveté des pèlerins.

Il existe, par ailleurs, à la Bibliothèque Nationale à Paris, une autre pièce de théâtre composée par un universitaire caennais.⁶ Il s'agit d'un drame liturgique intitulé *La résurrection de Jésus Christ*. Cette pièce fut écrite en 1535 et dédiée à François I^{er} par son auteur, maître Eloi du Mont, principal du Collège du Mont à Caen en 1546. Ce dernier est décrit par un de ses anciens élèves comme étant un "homme docte et recreatif, bien versé à composer vers latins et français."⁷ Eloi du Mont écrivit de plus en 1544 une seconde pièce, titrée *L'Hérésie*. Toutefois, le texte en fut perdu suite à sa confiscation par le procureur de l'université. En effet, la représentation de la pièce au collège provoqua quelques sursauts à l'assemblée générale de l'université où le procureur voulut intenter une poursuite contre son auteur qu'il accusa de placer l'université et la ville de Caen dans une position fâcheuse puisqu'il mettait en scène un personnage nommé Hérésie, mère de deux fils fort mal éduqués.⁸

Les activités théâtrales de l'Université de Caen étaient visibles également lors du carnaval, des processions et des entrées royales. Ces nombreuses manifestations théâtrales n'ont pas laissé de texte dans les archives à cause de leur nature, mais elles sont connues grâce au témoignage de Charles de Bourgueville, juriste et historien normand du seizième siècle. Il fut un spectateur des premières loges puisqu'il avait fait une partie de ses études à Caen. Ainsi rapporte-t-il dans son histoire de l'université que lors des fêtes de la Saint-Nicolas, de la Sainte-Catherine et des Rois, les collèges organisaient des danses et présentaient "des farces et des comédies."⁹ Il indique de plus que les écoliers et les régents des collèges se postaient aux carrefours de la ville, invitant les gens à assister à ces représentations.¹⁰ Il apparaît donc que le collège était non seulement un lieu essentiel de production théâtrale, mais aussi un lieu important de représentations.

Par ailleurs, les rues de la ville de Caen servaient également de scène pour les manifestations théâtrales des universitaires. La rue aux Namps, petite rue perpendiculaire à la rue des Écoles, au cœur du quartier universitaire, paraît avoir été le lieu habituel des représentations.¹¹ Les universitaires envahissaient aussi l'ensemble de la ville lors de processions et mettaient en scène, devant les couvents et les carrefours qui jalonnaient leur itinéraire, soit le Couvent des Jacobins, des Carmes, des Croisiers, l'église Saint-Pierre, des tableaux vivants où, rapporte Charles de Bourgueville "estoient représentez plusieurs personnages, avecques belles Histoires."¹² Enfin, l'entrée royale de François I^{er} en 1532 dans la ville de Caen, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir, constitue un autre exemple où la scène théâtrale s'étendait à l'ensemble de la ville et où l'université saisissait l'opportunité de se mettre en scène.

Il existe donc de nombreux témoignages d'une intense activité théâtrale dans le cadre scolaire caennais. Théâtre profane ou religieux, il faisait partie de la vie sociale des universitaires et de leur intégration à la vie urbaine. Le théâtre universitaire n'était pas un théâtre latin destiné au seul public savant, mais cherchait à s'adresser à l'ensemble des habitants de la ville. Il avait une fonction essentiellement récréative, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi porteur d'un message contestataire et revendicateur, comme ce fut le cas de la *Farce de Pates-Ouaintes*.

La *Farce de Pates-Ouaintes* fut composée en 1493 et a été jouée à Caen lors des festivités du Mardi-Gras. Cette pièce visait essentiellement à protester contre l'empiètement sur les privilèges de l'université lors de l'imposition d'une décime sur le clergé. Cette farce ne fut pas imprimée comme celles

contenues dans le Recueil Trepperel et ne fut conservée que sous une forme manuscrite dans le Matrologe de l'Université de Caen, grâce à l'initiative de Pierre de Lesnauderie, scribe de l'université et auteur présumé de la pièce. Toutefois, cette farce n'est pas inconnue des historiens du théâtre. Elle a été mentionnée par L. Petit de Julleville dans son répertoire des farces du quinzième siècle, par Gustave Cohen et par quelques autres historiens, et elle a été éditée au dix-neuvième siècle par T. Bonin, mais aucun n'en a fait l'analyse, que ce soit d'un point de vue littéraire ou historique.¹³ Du côté des historiens de l'Université de Caen, seul Henri Prentout fait état de cette manifestation théâtrale et consacre à l'événement quelques lignes, en laissant toutefois de côté le texte de la pièce.¹⁴ Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un chef d'oeuvre d'art dramatique du quinzième siècle, mais il me semble que pour l'histoire des universités à la Renaissance et pour l'histoire de la conscience que les universitaires eurent d'eux-mêmes, pour reprendre Jacques Le Goff,¹⁵ cette pièce est exemplaire et montre une image significative de l'idéologie universitaire à cette période où la corporation est en crise institutionnelle.

La *Farce de Pates-Ouaintes* se compose de 584 vers en français auxquels se mêlent quelques vers latins. Le texte comporte très peu d'indications scéniques qui sont, en général, en latin, ne signalant que quelques gestes ou quelques attitudes. La pièce n'a pas été signée et l'on peut comprendre que la prudence commandait de ne pas avouer l'identité de l'auteur. Mais il s'agit à n'en pas douter de l'oeuvre d'un universitaire très attaché à son institution, connaissant les tenants et les aboutissants de l'affaire de la décime et vraisemblablement d'un juriste, étant donné la présence de nombreux termes juridiques dans le texte. Plusieurs indices tendent à désigner Pierre de Lesnauderie comme étant l'auteur de cette farce.¹⁶ Il s'agit d'un personnage important dans l'histoire de l'Université de Caen à la fin du quinzième siècle et au début du seizième siècle. Son attachement pour son *alma mater* est indéfectible et son dynamisme au sein de la corporation universitaire vaut la peine d'être souligné.

Pierre de Lesnauderie fit ses études à la faculté des arts de Caen et obtint en 1584 le grade de maître-ès-arts.¹⁷ Il se dirigea ensuite vers les facultés de droit où il acquit le titre de docteur dans les deux droits vers 1510. Il fut recteur de l'université à deux reprises: élu une première fois en octobre 1505, il entreprit un second rectorat en octobre 1520. Il appartint au collège des docteurs de droit de Caen de 1510 jusqu'à sa mort en 1524. Toute sa vie fut consacrée à cette institution où il exerça les fonctions de régent, mais aussi de procureur à la cour de conservation des privilèges apostoliques et de scribe de l'université. Cet universitaire se montra également fort généreux envers son

université à qui il céda une partie importante de sa bibliothèque (80 livres principalement de droit), une maison où il fonda deux obits.

Vers 1515, Pierre de Lesnauderie entreprit en tant que scribe et probablement à la demande de l'université de rassembler les divers documents officiels touchant l'institution et de les transcrire dans un matrologe. Il s'agit là d'une source unique et précieuse pour l'histoire de cette institution.¹⁸ Or, dans ce document, Pierre de Lesnauderie accorda une place importante au conflit de la décime, qui 20 ans plus tôt avait secoué l'université, en transcrivant les actes officiels, mais aussi en faisant un récit minutieux et partisan des événements auxquels il avait pris part de façon active au cours de sa jeunesse.¹⁹ À la suite de ce récit, il transcrivit le texte de la *Farce de Pates-Ouaintes* et mentionna que lors de la représentation de la pièce, il y jouait le rôle titre. Il semble qu'il ait eu à coeur la conservation de cette oeuvre théâtrale puisque, au moment de sa transcription dans le matrologe, au début du seizième siècle, elle avait perdu toute actualité. Son implication dans le conflit et son désir de conserver le souvenir de ces événements dans les archives de l'université sont des éléments suffisants pour le désigner comme l'auteur de la pièce. Enfin, ajoutons qu'il est l'auteur de *La cène des dieux*, pièce dont il a déjà été question, écrite la même année. Il n'est pas impossible d'ailleurs que la *Farce de Pates-Ouaintes* ait servi de première partie à ce spectacle à plus grand déploiement.²⁰

Pour bien comprendre la *Farce de Pates-Ouaintes* et apprécier son contenu idéologique, il est essentiel de la replacer dans son contexte et de relater les circonstances qui ont amené sa composition. L'affaire est épique. À l'automne 1491, le pape Innocent VIII fit lever une décime sur le clergé français et désigna le Cardinal de Lyon et l'évêque d'Albi comme collecteurs, lesquels attribuèrent à l'Archevêque de Rouen et à Jean Masselin, doyen du chapitre de Rouen, la tâche de recueillir la décime en Normandie.²¹ Les bénéfices ecclésiastiques des universitaires caennais étaient directement visés par l'imposition de cette décime. En effet, les universitaires du royaume avaient, parmi les privilèges accordés par la papauté, le droit de recevoir des bénéfices ecclésiastiques. Ils pouvaient jouir de ces revenus durant leurs études pour une période de cinq à sept ans, sans avoir à résider ou à prendre les ordres requis.²²

Les procès-verbaux des assemblées générales de l'Université de Caen montrent que la corporation universitaire s'opposa fortement à la décime dès le mois d'octobre 1491. Elle envoya à Rouen durant plus d'un an des ambassadeurs afin de négocier auprès de l'archevêque le non paiement de la décime en vertu de ses privilèges.²³ Les deux tiers des revenus de cette taxe revenaient au roi de France qui, pour financer ses projets de croisade et ses

entreprises italiennes, en avait grandement besoin. Or, Charles VIII, dans une lettre du 8 octobre 1492, réitère la levée d'une décime et fait des remontrances aux membres du clergé récalcitrants:

plusieurs gens dudit clergé et autrez, plains de mauvais vouloir, pour empescher et retarder la cueullette et recepte d'icelle décime, ont interjecté plusieurs clameurs, doléances et appellations, fait monopolles et assemblées illicites en intention de impropère et ennuyer lesdits subcollecteurs et de riens ne paier de ladite décime.²⁴

Il ordonne donc aux baillis de Rouen, du Pays de Caux, d'Évreux, de Gisors, de Caen et du Cotentin d'assister le nouveau collecteur de la décime, nommé en la personne de l'évêque de Chalon.²⁵ Pour justifier auprès des Normands la nécessité de cette taxe, le roi évoque la menace des Anglais, assurément une corde encore sensible pour eux qui, depuis 40 ans, n'avaient sans doute pas oublié les affres de la Guerre de Cent Ans:

... pour obvier aux entreprinses des Anglois, lesquelz comme l'en dit font grant amatz de gens de guerre et d'artillerie, en intention de invahir, et qui jà y ont fait descente en grant nombre, en quoy l'Eglise et mesmement nostre dit païs de Normendie, qui touche la mer, pourroit avoir dommaige, autant que nulz autrez. ...

Henri VII débarqua effectivement à Calais en octobre 1492 dans le but d'assiéger Boulogne. Mais les hostilités furent très rapidement suspendues et dès le début de novembre les grandes lignes du traité d'Étaples étaient dressées: le roi d'Angleterre vendit sa neutralité dans le conflit italien pour la rondelette somme de 745 000 écus d'or. En novembre, le pape Alexandre VI appuya Charles VIII en publiant une bulle qui renouvelait la décime accordée par Innocent VIII.²⁶

À partir de janvier 1493, les événements se bousculèrent à l'université: celle-ci entra en lutte ouverte contre l'évêque de Chalon et contre le lieutenant du bailli de Caen, Girard Bureau, qui était par sa fonction également conservateur des privilèges royaux de l'université.²⁷ Le 11 janvier, l'université fit appel contre l'évêque de Chalon auprès de l'Échiquier de Normandie.²⁸ Le 18 janvier, Girard Bureau fit signifier et asseoir une opposition contre l'université à la cour de l'Échiquier de Rouen, pour laquelle l'université obtint doléance de la dite cour.²⁹ Le mois suivant, les armes changèrent: les protagonistes se battirent à grands coups d'anathèmes. Le 3 février, l'évêque de Chalon excommunia les détenteurs de bénéfices ecclésiastiques qui refusaient de payer la décime du pape.³⁰ Le 10 février, le vice-gérant du conservateur des privilèges apostoliques de l'université, Ursin Cauvin, fit afficher des lettres

d'inhibitions qui menaçaient d'excommunication tous ceux qui attenteraient aux privilèges des universitaires et les obligeraient à payer la décime.³¹ L'évêque de Chalon fut excommunié une première fois pour ne pas avoir respecté les lettres d'inhibitions du vice-gérant du conservateur de l'université.³² Il fut excommunié à nouveau, de même qu'un sergent, parce qu'ils avaient procédé à la saisie des biens de l'un des écoliers de Caen.³³

Le 28 février, le vice-gérant du conservateur jeta une excommunication sur Pierre Regnault, scelleur de Caen et sur Thomas Lyon, acolyte du lieutenant du bailli de Caen, parce qu'ils avaient attenté aux lettres d'inhibitions du conservateur. Le même jour, ce fut le tour de Girard Bureau, excommunié parce qu'il était allé à l'encontre des privilèges de l'université qu'il devait protéger.³⁴ De plus, au cours de cette période furent affichés aux portes de l'église Saint-Pierre de Caen les vers latins percutants de Maître Guillaume de La Mare qui traitait l'évêque de Chalon d'impie et de persécuteur de l'université et ceux de Guérin Regnouf.³⁵

C'est au cours de cette première phase du conflit que fut créée la *Farce de Pates-Ouaintes*, jouée au carême prenant.³⁶ À cette date, le conflit était loin d'être terminé et il ne fait aucun doute que sa représentation n'a fait qu'envenimer les choses. Dans sa description de l'événement théâtral, Pierre de Lesnauderie indique qu'il y avait 12 torches et des falots à chandelles pour éclairer la scène, gardée par plus de 100 étudiants armés de bâtons. Pierre de Lesnauderie jouait le rôle de Pates-Ouaintes, personnage qui parodiait Girard Bureau: il "estoit abilley comme Bureau et sy le contrefesoit de parolle."³⁷ Les autres acteurs étaient également des étudiants de l'université, soit Jean de Caux et les neveux de Richard Le Héricy, professeur respectable de la faculté de théologie. Pierre de Lesnauderie ajoute enfin que cette pièce "fut jouée pour aucuns de l'Université qui estoient traitres." La pièce cherchait donc à rallier les universitaires et à leur exposer les risques de la démobilisation.

La farce repose essentiellement sur l'évocation du caractère de chacun des personnages et sur les références aux événements du conflit de la décime, non pas sur une intrigue. Elle met en scène sept personnages: la Mère qui est une allégorie de l'université ou de l'Église, quatre de ses enfants dont les noms, très évocateurs, en disent long sur leurs morales et leur degré de courage, soit Lache-Enmanché, Va-T'en-Quitte, Escoute-S'il-Pleut et Qui-Ne-Le-Peut-Souffrir. Les traîtres sont Ribon-Ribaine qui représente l'évêque de Chalon et Pates-Ouaintes qui parodie Girard Bureau, lieutenant du bailli de Caen. L'histoire se résume simplement: la Mère est menacée par Ribon-Ribaine qui veut la manger. Ce dernier, ne parvenant pas à ses fins, puisqu'elle est protégée par ses suppôts, s'acoquine à Pates-Ouaintes qui réussira, par des liens

juridiques, à lier les mains de la Mère. Les enfants de la Mère sont peu courageux devant l'autorité de Pates-Ouaintes et ils n'apportent pas l'aide qu'elle leur demande pour briser ses liens. Ribon-Ribaine et Pates-Ouaintes tentent de lui soutirer de l'argent. Les enfants abandonnent la Mère à son triste sort et elle est mangée par Ribon-Ribaine. Les références au conflit de la décime sont évidentes: l'autorité de l'évêque ne suffit pas à contraindre les universitaires à payer la décime et ainsi à renier leurs privilèges corporatistes; mais devant l'autorité civile ils n'osent plus résister. De plus, il est question dans la pièce de l'excommunication de Girard Bureau.

La double identité de la Mère, université ou Église, définit ses rapports avec les autres personnages et la Mère glisse vers chacune de ses identités selon son interlocuteur. L'association de l'université ou de l'Église dans un même personnage est évidente: l'université est institution d'Église et ses suppôts ont un statut juridique semblable à celui des clercs. L'imposition de la décime qui est à l'origine de la création de la pièce concernait tous les bénéfices ecclésiastiques, non pas seulement ceux des universitaires. De plus, la métaphore maternelle est courante pour désigner l'une comme l'autre des institutions. Par ailleurs, en étant Mère-Église, sa maternité ne se limite pas seulement aux universitaires, elle s'étend aussi aux membres du clergé (Ribon-Ribaine) et à tous les chrétiens (Pates-Ouaintes). Leur crime devient encore plus odieux puisqu'ils s'attaquent à leur mère.

La pièce exploite plus particulièrement le thème de l'*alma mater*, de la mère nourricière, et en ce sens l'université est représentée comme corporation et non comme institution de savoir. En effet, c'est par ses rapports avec ses membres qu'elle est définie; et le message est clair que, sans eux, elle ne peut survivre. Mais la Mère est victime de ses enfants qui l'ont violé, dépossédée, frappée du pied, abandonnée, humiliée. Ses droits ont été corrompus, ses privilèges niés. Son statut s'est dégradé: elle était dame, elle est devenue serve; elle était épouse, elle est devenue veuve; elle était féconde, elle est devenue stérile. Sa fonction essentielle était de nourrir ses enfants et elle servira à son tour de nourriture. La pièce renvoie une image très négative des universitaires qui n'ont pas su protéger leur institution. Plutôt que de représenter ici les facultés, subdivisions habituelles de l'université, l'auteur a, semble-t-il, préféré mettre en scène des individus qui, dans la corporation, s'étaient démarqués par leur couardise. Lache-Enmanché et Va-T'en-Quitte disent sans détour être lâches. Escoute-S'il-Pleut dit être rusé et habile à nager entre deux eaux. Qui-Ne-Le-Peut-Souffrir est le seul à affecter un peu de courage et se dit prêt à prendre l'épée et à se battre pour défendre la Mère. Ils sont docteurs, clercs, régents, suppôts, mais la Mère ne tarit pas d'insultes lorsqu'elle est abandonnée

par eux: ils sont alors lâches, égoïstes, corrompus, bâtards, gorriers, faibles de reins, etc. De plus, plusieurs métaphores animales sont utilisées (chien, mulet, loup, coucou) pour rendre explicite leur personnalité.

Ce n'est parce qu'il s'agit d'une farce que cette pièce devait obligatoirement être drôle. Mais je crois qu'elle l'a été effectivement. La compréhension et sans doute l'humour de cette pièce exigeaient une grande connivence du public. Pour l'apprécier et décoder bon nombre de ses répliques, il fallait être au fait du conflit de la décime; pour rire, il fallait, je crois, être là. En effet, le texte en soi n'est pas drôle. L'humour ne résidait pas dans l'énonciation de grivoiseries, de grossièretés ou dans la confusion des personnages, ce que l'on ne retrouve pas dans ce texte, mais trouvait sans doute son efficacité dans l'immédiat, par la parodie et la contrefaçon des personnages. L'imitation de l'évêque de Chalon et du lieutenant du bailli a dû suffire à provoquer le rire. Les autres personnages de la pièce étaient vraisemblablement construits à partir du caractère d'individus bien connus dans le milieu universitaire, et encore là l'identification de ces hommes par le public et leur imitation par les acteurs ont dû produire un effet comique. Dans ce contexte, le rire fut sans doute un élément essentiel sur lequel l'auteur a su miser pour bien faire passer son message auprès des universitaires et des Caennais en général. D'ailleurs la pièce a été jouée dans le cadre du carnaval et ce n'est que dans ce contexte de contestation et de dérision que l'auteur a pu se permettre de défier les autorités et de dire ce qui en temps normal était inexprimable.

La création de cette farce a permis un défoulement des universitaires. Mais cette pièce fait aussi une oeuvre de propagande pour la cause universitaire. La farce avait pour but de mobiliser les étudiants et de démontrer l'injustice subie par la corporation universitaire et l'offense faite à ses privilèges par les autorités ecclésiastiques et civiles. En saisissant cette occasion de ridiculiser les "persécuteurs" de l'université, l'auteur a trouvé un moyen original de revendication corporatiste et a voulu rallier une partie de la population de la ville et la rendre sympathique à sa lutte. Mais rira bien qui rira le dernier.

En mars 1493, le conflit se poursuivit. L'université se tourna vers le tribunal de l'official qui envoya un sergent présenter à Girard Bureau un mandement à comparaître devant l'Échiquier. Mais le malheureux mandataire fut retenu par Bureau qui lui confisqua ses lettres, le menaça et l'exhorta à renoncer à son exploit.³⁸ Bureau lui fit traverser la ville pour le mener en prison, mais les universitaires interceptèrent le sergent à un carrefour du quartier de l'université et tentèrent de lui venir en aide. Pierre de Lesnauderie, "l'épée toute nue en main" essaya de le délivrer. Une procession, qui prit davantage des allures de manifestation, fut organisée et Pierre de Lesnauderie, dans le récit des

événements, spécifie, avec sans doute quelque exagération (reconnaissons qu'il avait le sens du drame), qu'il y a vait plus de 3 000 écoliers "environ."³⁹ Le 10 mars, le conservateur des privilèges de l'université absolvait les étudiants excommuniés par l'évêque de Chalon.⁴⁰ Le 23 mars, Girard Bureau fit ajourner le conservateur des privilèges apostoliques de l'université et l'arrêta devant l'église Saint-Pierre. Les étudiants protestèrent et plus de 500 d'entre eux, toujours selon Pierre de Lesnauderie, tentèrent de le délivrer. Bureau s'en prit alors au recteur de l'université, Ursin Cauvin, élu à cette fonction la journée même, et puis à Lesnaudeie lui-même qui se fit dégager par les étudiants.

En avril, le lieutenant du bailli engagea des procédures auprès du Grand Conseil du roi qui ne voulut l'entendre. Enfin, Jean Le Riche, docteur en médecine et curé de Vaucelles, qui fut par ailleurs ambassadeur auprès de l'archevêque de Rouen lors de l'imposition de la décime en 1491, fut député auprès de l'évêque de Chalon. Mais, note Pierre de Lesnauderie, "on ne sceult ce qu'il y fist" et ne ramena rien de bon.⁴¹ Les sentences de censure du conservateur des privilèges apostoliques de l'université furent déclarées nulles et les universitaires furent contraints de payer la décime. Lesnauderie était furieux, mais convaincu tout de même de la justice divine, il acheva le récit de ces péripéties par ce sarcasme:

Item, il est icy à noter que ledit évesque de Chalon mourut bien tost après, morte etiam miserabili, car la langue luy yssit hors de la bouche plus de demy pié, grosse et enflée, noire comme encre, ainssy qu'il fût dit et rapporté per fide dignos. Item est à noter ques lesdits François, official et Regnault, selleur, moururent aussi bien tost après, etiam morte miserabili, car ilz estoient toux pourris de la maladie de Naples, et tant que in fine dierum ledit Regnault jectoit et vomyssoit son faye [sic] par gros morciaux. Vela la fin des persécuteurs de l'Université.⁴²

Il ajouta que Girard Bureau ne parla guère après les événements et qu'il mourut deux ans plus tard. Son fils Hugues demanda à l'université une absolution pour son père "laquelle luy fut accordée par l'Université comme mère pitéable."⁴³

La seconde manifestation théâtrale où l'université s'est mise en scène est différente de la *Farce de Pates-Ouaintes*, en ce sens que ce n'est pas le texte d'une pièce qui fut porteur du message, mais un tableau vivant créé lors de l'entrée royale de François 1^{er} dans la ville de Caen en 1532. L'entrée royale était une occasion de dialogue entre le roi et ses sujets, et l'université s'en est servi pour revendiquer le respect de ses privilèges.

Au début de l'année 1532, François 1^{er}, accompagné du dauphin François et de la reine Éléonore, entreprit de parcourir l'ensemble de son royaume. Ils se rendirent d'abord en Picardie, puis en Normandie où ils visitèrent les villes de Dieppe, Rouen où l'entrée fut extraordinaire, et Honfleur. En avril, le roi et le dauphin entraient à Caen. La description de l'entrée royale de Caen a été rapportée par le chroniqueur Charles de Bourgueville. Encore une fois, il est un spectateur des premières loges puisqu'il a participé à l'événement comme enfant d'honneur. Il décrit avec beaucoup de minutie cette entrée royale où il énumère avec détail les tissus utilisés, les couleurs, les personnalités présentes et leur ordre de préséance.⁴⁴

Les festivités commencèrent le mardi 2 avril, avec d'abord l'entrée du dauphin. Puis le lendemain, ce fut autour du roi d'entrer dans Caen. Tout comme pour le dauphin, il fut reçu par le corps ecclésiastique de la ville, par les universitaires, les militaires et les officiers royaux. Charles de Bourgueville rapporte l'ordre hiérarchique selon lequel sont disposés les universitaires: le recteur précédé de son bedeau, deux jeunes enfants vêtus des couleurs de l'université, soit le rouge et le bleu, puis les docteurs de théologie, vêtus de noir, de droit et de médecine, vêtus de rouge, les maîtres ès arts portant leur chape d'ermine et enfin de 500 à 600 étudiants non gradués.⁴⁵ Le recteur de l'université, à l'époque maître Jean Roger, docteur en médecine, fit une harangue en français à laquelle le roi répondit bien à propos: "Messieurs, vous soyez les très bien touvez. J'ay tousjours heu bonne réputation de vous et ay encore de présent meilleure. Profitez et estudiès, vous ne me sçauriez fayre plus grand playsyr, j'orrey vostre filz quand il vous playra."⁴⁶

Parmi les différents tableaux préparés pour sa majesté, le roi trouva sur son parcours, aux abords de l'église Saint-Jean, la mise en scène de l'université. Ce spectacle avait été conçu par maître André Blondel, universitaire, chanoine de Bayeux.⁴⁷ Il édifia:

vn magnifique spectacle et Theastre, sur lequel estoit representé vn beau et plaisant Iardin, au mitant duquel estoit esleuee vne somptueuse fontaine, qui continuellement iettoit eauë contremont par cinq tuyaux argentez, qui seruoyent pour arroser ce Iardin; de sorte que par la liqueur d'icelle croissoyent et fructifioyent de beaux petits arbres, portant plusieurs especes de fruicts, à l'aide d'vne belle fille vestue de damas changeant, representant Pallas ou Minerue, laquelle lors que le Roy ietta sa veuë sur ce spectacle, elle luy monstra vn bon nombre d'estudians, qui se delectoyent à cultiver ce verger, soubz espoirs d'en avoir le fruit. . .⁴⁸

À ce tableau étaient ajoutés des messages écrits: "Fons vitae possidentes, Proverbe 16," "Pegaseis arbor riuus madefacta Mineruae, Poma tua profert

nobis donanda fauore” et “L’arbre arrousé par Minerue au conduit Du clair ruisseau de source Cabaline, En vertu croist sous ta maiesté digne, Laquelle seule en peut donner fruit.”

Charles de Bourgueville explique bien que ce tableau avait été dressé pour montrer au roi que dans sa ville de Caen il y avait une université bien dotée de privilèges, que les cinq facultés étaient représentées par les cinq tuyaux de la fontaine, mais que les étudiants ne pouvaient récolter le fruit de leurs études, empêchés par les prélats de Normandie. Il fait ici référence à un vieux conflit qui opposait l’université au clergé normand. En juin 1518, l’université se plaignit au roi que les collateurs de bénéfices ecclésiastiques ne favorisaient guère les universitaires caennais et ne respectaient pas les principes de la Pragmatique Sanction selon laquelle le tiers des bénéfices mineurs devait être réservé aux universitaires.⁴⁹ Le problème de la collation des bénéfices mineurs ne touchait évidemment pas que l’Université de Caen et suscita de très nombreuses querelles amenées devant le Parlement de Paris et les parlements de province.⁵⁰ En 1532, le problème était encore virulent à Caen.

Lors de l’entrée royale de 1532, l’université se mit en scène de façon extrêmement différente. Les principaux éléments du tableau comme le jardin, la fontaine, les cinq facultés représentées par la fontaine, les fruits du verger, Minerve étaient tous des allégories illustrant le savoir et ses bienfaits et maintes fois utilisées dans la littérature universitaire. Présence du roi oblige: l’université est *Fille* et, par conséquent, elle se définit à partir de son rapport avec l’autorité souveraine. L’université est “fille du roi” depuis le seizième siècle, et cette formule, chargée d’un sentiment d’affection, exprime une attitude paternaliste du souverain envers l’institution. En usant des métaphores végétales, l’université a voulu démontrer que le savoir est source de vie et que la fécondité du jardin est liée à la protection royale. Ces symboles montraient l’université comme *Studium* et, de cette manière, les universitaires faisaient appel à la sensibilité du roi pour les Belles-Lettres. Ici donc l’université s’adressait directement au roi et non à un large public. Mais, malgré ces représentations toute savantes, les revendications de l’université auprès du roi demeuraient corporatistes. Elle souhaitait l’intervention du roi dans un conflit bien précis et cherchait à faire respecter ses privilèges en matière bénéficiale.

Après avoir vu ce tableau, le roi entendit les discours des universitaires. Ils lui présentèrent une supplique de sa très “humble fille” demandant son intervention dans le conflit touchant la collation des bénéfices. Le roi leur répondit: “Messieurs, vous me demandez II choses, c’est justice et liberalitey: de justice, je la vous doibz, et ne veux seulement vous fayre justice, mais

liberalitey et gratuitey et accroytre votz privileges et libertez et non diminuer.”⁵¹ L’évêque de Lisieux qui était présent lors de cet entretien exhorta le roi à reconsidérer sa décision et argumenta que ce que le roi donnait aux universitaires, il l’enlevait aux églises. Il ajouta que jamais les universitaires ne jouissaient des bénéfices qu’ils demandaient. Le roi répondit qu’il voulait que soit rendu à l’Université de Caen ce qui lui avait été usurpé et qu’elle bénéficie de ses privilèges comme les autres universités du royaume. Finalement ce conflit aboutit en 1533 à un arrêt du Grand Conseil en faveur des universitaires caennais. Justice fut donc faite et le chroniqueur Charles de Bourgueville spécifie que la représentation théâtrale et les discours des universitaires en 1532 firent leur effet dans ce dénouement heureux.

Le théâtre servit la cause universitaire et la servit bien. Ce fut un moyen ingénieux et astucieux de la part des universitaires pour revendiquer leurs droits et exprimer leur mécontentement. Cette arme de propagande corporatiste fut moins radicale que la cessation des cours, mais en cette période il n’était plus à la mode pour les universitaires d’user de leur droit de grève et l’autorité royale n’était plus susceptible d’être sensible à cette forme de chantage. D’ailleurs, l’Université de Paris s’était fait enlever son privilège de cessation des cours en 1499 et il n’est pas évident que l’Université de Caen ait jamais joui de ce privilège. Le théâtre fut apparemment un moyen efficace dans la mesure où, dans les deux cas, l’objectif fut atteint. La *Farce de Pates-Ouaintes* voulait mobiliser les troupes et elle y est parvenue. Dans le deuxième cas, le roi se montra attentif aux demandes universitaires et mit de l’ordre dans un conflit qui traînait depuis des années. Le théâtre eut donc un pouvoir de persuasion important. Les deux exemples de manifestations théâtrales qui ont été analysés montrent l’université sous ses deux aspects essentiels: *Universitas* et *Studium*, corporation et savoir. Pour représenter l’un et l’autre, les symboles utilisés furent différents, mais le message exprimait la même chose: l’université, qu’elle soit Mère ou qu’elle soit Fille, ne pouvait être féconde que si elle était protégée par ses suppôts et par le roi.

Université du Québec à Montréal

Notes

1. Charles Mazouer, “Théâtre et carnaval en France jusqu’à la fin du XVI^e siècle,” *Revue de la Société d’Histoire du Théâtre*, t. 2 (1983), 147-161; Michel Rousse, “Angers et le théâtre profane médiéval,” *Revue de la Société d’Histoire du Théâtre*, t. I-III (1991), 53-67.
2. V. Fournel, *Curiosités théâtrales anciennes et modernes, françaises et étrangères* (Paris, s.d.), p. 90. Voir D. Julia et autres, *L’éducation en France du XVI^e au XVII^e siècle* (Paris, 1976), pp. 150, 202.

3. Engénie Droz et H. Lewicka, *Le recueil Trepperel* (Genève, Droz, 1961), p. 16.
4. *Ibid.*, no XVII. Voir Madeleine Le Merrer, "Figures de la femme dans le théâtre caennais de la fin du Moyen Âge," *La femme en Normandie. Actes du XIX^e congrès des Sociétés historiques et archéologiques de Normandie* (Caen, 1984), pp. 327-329.
5. *Ibid.*, no XXIII. Voir Le Merrer, *art. cit.*, pp. 330-332.
6. Bibliothèque Nationale de France, Paris, fr. 2238.
7. Charles de Bourgueville, *Recherches et antiquitez de la province de Neustrie, à présent duché de Normandie, comme des villes remarquables d'icelle, mais plus specialement de la ville et université de Caen* (Caen, 1588, rééd. 1833), p. 336. Éloi du Mont a été précepteur de latin de Charles de Bourgueville. Voir Janet Ritch, "A Critical Edition of Eloy du Mont's *Ressurrection de Jesuschrist*," thèse de doctorat, Université de Toronto, 1995.
8. Armand Bénet, *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, archives civiles, série D, Université de Caen*, t. II (Caen, 1894), p. 30, col. 2. L'assemblée générale de l'université a discuté de ce problème le 8 janvier et le 25 janvier 1544 (n. s.). Le doyen de la faculté de théologie ainsi que plusieurs docteurs de la faculté avaient approuvé cette pièce.
9. Charles de Bourgueville, *Op. cit.*, p. 337.
10. *Ibid.*, p. 338.
11. Gervais de la Rue, *Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement* (Caen, 1820), t. I, p. 201.
12. Charles de Bourgueville, *Op. cit.*, p. 360. Le chroniqueur décrit ici une procession tenue en 1556 à l'occasion de la réunion du chapitre général des Cordeliers à Caen.
13. Voir L. Petit de Julleville, *Répertoire du théâtre comique en France au Moyen Âge* (Paris, 1886), cité par Gustave Cohen, *Le théâtre en France au Moyen Âge*, t. II, *Le théâtre profane* (Paris, 1931), p. 60. Voir également Madeleine Le Merrer, *Art. cit.*, p. 326; Jean-Charles Payen, "Théâtre médiéval et culture urbaine," *Revue de la Société d'Histoire du Théâtre*, 2 (1983), p. 240; et Charles Mazouer, "Théâtre et carnaval en France jusqu'à la fin du XVI^e siècle," *Revue de la Société d'Histoire du Théâtre*, 2 (1983), p. 157. T. Bonin, *La Farce de Pates-Ouaintes. Pièce satyrique représentée par les écoliers de l'Université de Caen au carnaval de 1492* (Évreux, 1843), n'a ajouté à son édition que quelques pages sur les circonstances entourant la production de cette pièce. Cette édition est relativement bien faite. Quelques erreurs de typographie et de ponctuation se sont glissées cependant.
14. Henri Prentout, "Esquisse d'une histoire de l'Université de Caen," dans *L'Université de Caen, son passé, son présent, 1432-1932*, sous la dir. de A. Bigot (Caen, 1932), pp. 57-61.
15. Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge* (Paris, 1977), 181-197.
16. Pour T. Bonin, la transcription de la *Farce de Pates-Ouaintes* par Pierre de Lesnauderie dans le matrologe est un acte signifiant la paternité de l'oeuvre (*Op. cit.*, p. 6), opinion que partage également A. de Bourmont, "La fondation de l'Université de Caen et son organisation au XV^e siècle," *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, XII (1884), p. 298. Enfin, selon Henri Prentout (*Op. cit.*, p. 60), il ne fait aucun doute que Lesnauderie est l'auteur de

cette farce, mais il n'apporte aucun argument.

17. Pierre de Lesnauderie était originaire du diocèse de Lisieux et était issu d'une famille de la petite noblesse. En plus de ces deux pièces de théâtre, il est également l'auteur d'un traité sur les docteurs et leurs privilèges, *Opusculum de doctoribus et privilegiis eorum*, imprimé chez François Regnault en 1616, et d'un traité sur le mariage, *La louenge de mariaige et recueil des histoires des bonnes vertueuses et illustres femmes* sans date, imprimé à Paris également chez François Regnault. Voir A. de Bourmont, *Art. cit.*, pp. 299-300.
18. Archives départementales du Calvados (A. D. C.). 1 Mi 49, conservé sous forme de microfilm. Armand Bénét, *Inventaire des archives de l'Université de Caen conservées aux Archives départementales du Calvados* (Caen, 1892), t. I, pp. 192-197, a édité une partie du dossier sur la décime constitué par Lesnauderie. Toutefois, l'archiviste n'a pas fait de transcription de la pièce de théâtre.
19. A. D. C. 1 Mi 49, f. 305^r-341^v.
20. C'est ce que suggère M. Le Merrer, *Art. cit.*, p. 327.
21. L'archevêque d'Albi était à cette époque Louis 1^{er} d'Amboise (1474-1503): cf. *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastique* (Paris, 1912), t. I, col. 1616; l'archevêque de Lyon était André d'Espinai, promu à cette fonction en 1489: cf. Migne, *Encyclopédie théologique*, t. 31, p. 1587; et l'archevêque de Rouen, de 1483 à 1493, était Robert III de Croixmare: cf. L. Sandret, *L'ancienne Église de France ou états des archevêchés de France avant la constitution civile du clergé* (Paris, 1866), p. 19.
22. Voir Pearl Kibre, *Scholarly Privileges in the Middle Ages. The Rights, Privileges and Immunities of Scholars and Universities at Bologna, Padua, Paris, and Oxford* (Cambridge, MA, 1962), ch. 7; et J. Verger, *Histoire des universités de France* (Toulouse, 1986), p. 37.
23. A. D. C., D65, f. 149^v, 150, 151^v, 152, 153, 154, 155^r, 157. Le principal ambassadeur nommé à cette tâche fut maître Jean Le Riche, docteur en médecine et curé de Vaucelles qui fut assisté de maître Guillaume Le Sens et de maître Guillaume Herembourg, licencié en théologie.
24. A. D. C., 1 Mi 49, f. 306.
25. L'évêque de Chalon-sur-Saône était à cette époque André de Poupet qui occupa cette charge de juillet 1480 à décembre 1503, *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastiques*, t. XII, col. 300.
26. A. D. C., 1 Mi 49, f. 305^r. Voir Yvonne Labande-Mailfert, *Charles VIII et son milieu (1470-1498). La jeunesse au pouvoir* (Paris, 1975), p. 204.
27. Le bailli de Caen fut désigné dès la fondation de l'université en 1432 par Henri VI comme étant le conservateur des privilèges royaux de l'université: voir Lyse Roy, "L'Université de Caen aux XV^e et XVI^e siècles. Histoire politique et sociale," thèse de doctorat, Université de Montréal, 1994, p. 55. Girard Bureau occupa ce poste de 1474 à 1483 et de 1487 à 1494. Il fut remplacé par son fils Hugues qui eut l'office de 1495 à 1518: voir Dupont-Ferrier, *Les offices royaux des bailliages et sénéchaussées* (Paris, 1902), p. 34n. T. Bonin a d'ailleurs confondu le père et le fils et a prétendu que Hugues Bureau était au cours de l'affaire de la décime lieutenant du bailli de Caen, *Op. cit.*, p. iv.

28. A. D. C., 1 Mi 49, f. 307^r-310^r.
29. A. D. C., 1 Mi 49, f. 322^v.
30. A. D. C., 1 Mi 49, f. 310^v.
31. A. D. C., 1 Mi 49, f. 311^v-315^r.
32. A. D. C., 1 Mi 49, f. 318^r.
33. A. D. C., 1 Mi 49, f. 319^v.
34. A. D. C., 1 Mi 49, f. 318^v.
35. A. D. C., 1 Mi 49, f. 316^v-317.
36. En cette année 1493, le jour de Pâques tombait le 7 avril; la période du carême prenant s'étendait donc du 24 au 26 février, soit quelques jours avant le carême.
37. A. D. C., 1 Mi 49, f. 332^r.
38. A. D. C., 1 Mi 49, f. 323^v.
39. A. D. C., 1 Mi 49, f. 330^v.
40. A. D. C., 1 Mi 49, f. 311^r-312^r.
41. A. D. C., 1 Mi 49, f. 331^r.
42. *id.*
43. Il est évident que le récit que fait Pierre de Lesnauderie des événements a souffert de distortion. André de Poupet, évêque de Chalon n'a quitté son office qu'en 1503 et n'est donc pas mort "bien tost après." Par ailleurs, Girard Bureau a bel et bien quitté son office en 1495, mais il n'est pas certain que ce soit suite à son décès.
44. Charles de Bourgueville, *Op. cit.*, 154-178. Voir Maedeleine Le Merrer, "La ville en spectacle: Caen 1532," *Études Normandes*, 4 (1985), 31-43.
45. Charles de Bourgueville, *Op. cit.*, pp. 161 et 355. Les matricules de l'Université de Caen permettent d'estimer la population universitaire annuelle au début du quinzième siècle à environ 700 étudiants à la faculté des arts et à une centaine pour les facultés supérieures, voir Lyse Roy, *Op. cit.*, p. 275.
46. A. D. C., D66, f. 177.
47. Charles de Bourgueville, *Op. cit.*, p. 177. André Blondel était aussi l'auteur du premier chant royal de Palinodie de Caen présenté en 1527, *Op. cit.*, p. 353.
48. Charles de Bourgueville, *Op. cit.*, p. 356.
49. Armand Bénét, *Op. cit.*, t. 1, p. 175.
50. Francis Rapp, "Chrétienté latine au tournant des XV^e et XVI^e siècles. La France," *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, t. VII, *De la Réforme à la reformation (1450-1530)* (Paris, 1994), p. 347.
51. A. D. C., D66, f. 177.